Le Nain jaune : journal politique, littéraire et financier...



Nouvelle série. — Quatrième Année. TRENTE-CINQ CENTIMES N° 313. — Samedi 8 Septembre 1866

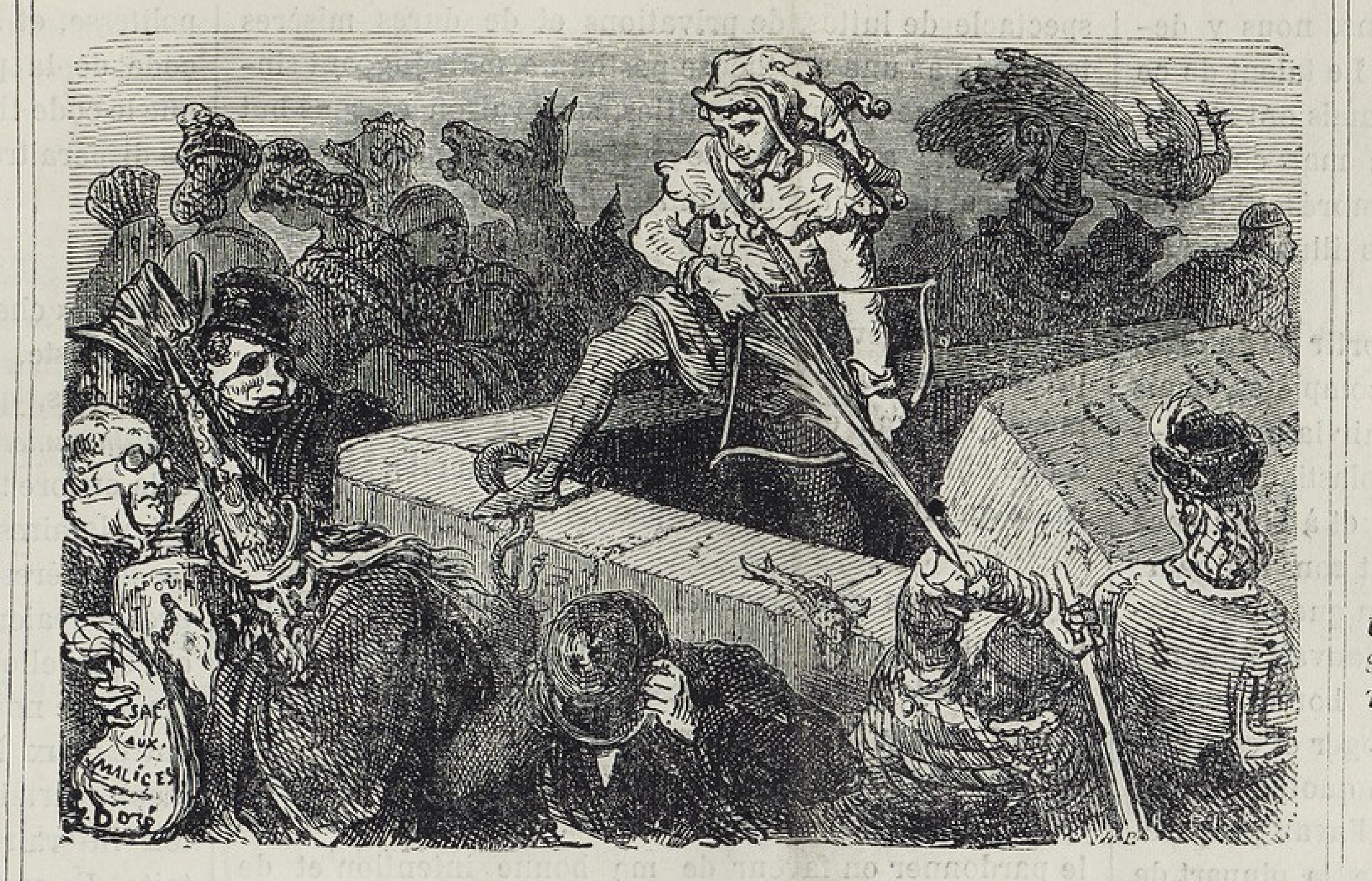
LE NAIN JAUNE
PARAIT
Deux fois par Semaine
LE MERCREDI ET LE SAMEDI

104 numéros par an
LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9



LES ANNONCES
SONT REÇUES
Chez MM. Schmitz & Bullier
10, PLACE DE LA BOURSE, 10

Faits divers, la ligne 5 fr.
RÉCLAMES, 3 FR. — ANNONCES, 2 FR.

Prix d'Abonnement
AU JOURNAL
LE NAIN JAUNE

PARIS		DÉPARTEMENTS	
Un An......	36 *fr.*	*Un An*......	40 *fr.*
Six Mois....	19	*Six Mois*....	21
Trois Mois..	9 50	*Trois Mois*..	10 50

BUREAUX
9, boulevard des Italiens, 9

LE NAIN JAUNE

SOMMAIRE

BULLETIN

—

Le Bulletin de M. Grégory Ganesco nous étant arrivé trop tard, nous sommes obligés, à regret, de le renvoyer à notre prochain numéro.

Le secrétaire de la rédaction,
ARNOLD MORTIER.

AIMÉ COURNET

—

Il y a quelques mois, un jeune homme de vingt-six ans, revenait de Fontainebleau, des notes et manuscrits en poche, atteint de phthisie, se sachant condamné. Un médecin de ses amis lui avait conseillé, pour sa santé, un voyage et un séjour en Italie. L'argent lui manquait et un peu les forces. Quelques amis, pour lui procurer les subsides nécessaires, se mirent en chemin; ils frappèrent à toutes les portes de cabinets de rédaction, un manuscrit de leur camarade à la main. Porte de prison et porte de rédaction sont un peu semblables; par l'une on ne peut sortir, par l'autre on ne peut entrer.

Enfin, à force de démarches, on trouva une revue qui accepta une nouvelle du jeune écrivain. Cela devait rapporter cinq cents francs; mais il fallait attendre la publication. Pendant ce temps, l'état du malade avait empiré. Le voyage était devenu impossible. Les amis songèrent alors, autant pour lui assurer la tranquillité et les soins nécessaires que pour consoler ses derniers jours, à réunir ses œuvres en un volume. Ils ouvrirent une souscription amicale toute privée et cherchèrent un éditeur. Ils montrèrent dans cette tâche difficile une discrétion, un tact et une dignité rares, servis qu'ils furent, du reste, par M. Etienne Arago, dont le concours généreux n'a fait défaut à aucune infortune.

L'éditeur se trouva : ce fut M. Michel Lévy, et la publication fut décidée, mais le pauvre malade ne la vit pas achevée; il n'eut pas cette dernière joie, cette seule consolation. Il est mort il y a quelques semaines.

Ce jeune homme portait un nom connu du malheur et d'autant plus honorable. Il était le neveu de Cournet, l'officier de marine, demeuré célèbre par la défense de sa barricade et tué à Londres, en duel, par Barthélemy.

Son volume a paru avec ce titre plein de joyeuse insouciance et de jeune folie : *l'Amour en zigzag*, qui contraste étrangement avec l'histoire de son auteur.

L'*Amour en zigzag* est une nouvelle charmante et fraîche, la première du livre, la première aussi qu'ait publiée Aimé Cournet dans un des journaux militants du quartier latin : le *Mouvement*. Malheureusement le journal, quelques semaines après sa naissance, était appelé dans le cabinet de M. le juge d'instruction. L'édifice de la jeune rédaction fut renversé et le roman interrompu au milieu d'un chapitre. Mauvais présage, malheureux début. C'est cette nouvelle qu'ont ballotée tant de mauvaises fortunes qui a donné son nom au livre publié par M. Lévy.

Ce volume doit sa publication à la pauvreté et à la mort de son auteur, mais ce n'est pas là son seul mérite, tant s'en faut. C'est un choix, il est vrai, mais on pouvait ne pas choisir; et parmi les choses qui n'ont pas été publiées, il en est qui peuvent rivaliser sans crainte avec celles qui l'ont été.

Les nouvelles éditées sont au nombre de neuf dont la plus longue n'a pas 80 pages. On trouve là de grandes qualités d'écrivain, même de rares; la correction, le tact, la sobriété, l'ironie froide, fine, peut-être trop délicate, mêlée à une certaine originalité et à beaucoup de fraîcheur parfois. La fantaisie y joue un grand rôle, mais intéresse pourtant. La phrase est voltairienne souvent, c'est là sa qualité, c'est là aussi son défaut.

Ce qui fait le charme, l'intérêt des contes de Voltaire, c'est moins le style, si pur et si simple qu'il soit, que l'idée dont il est l'expression. Ce style fatiguerait à la fin par la monotonie, mais Voltaire n'écrit pas, il combat; il vise et frappe, et l'on admire la justesse de ses coups. Il s'est fait une arme fine, souple, étincelante, polie, mais mortelle; elle brille et tue. Pour le pamphlétaire elle est un stylet, dans d'autres mains elle n'est plus qu'un bijou.

Aimé Cournet manie — ou plutôt mania — ce bijou, mais en dilettante et pour des dilettanti. Son scepticisme fait tort à son imagination et ne démolit rien. Son livre charme mais n'attache point. On regrette, après l'avoir lu, de n'avoir pas à le relire; on pourra être charmé encore en le rouvrant plus tard; il rappelle des analogies littéraires mais ne réveille aucun écho intérieur, ne laisse pas de trace vivace dans le souvenir. On n'y trouve rien de ce qu'on rencontre parfois dans des œuvres même médiocres, mais de tempérament, de passion qu'on n'oublie plus. C'est un de ces vins de gourmets, délicats, toujours agréables à boire, mais non de ces vins généreux à qui, dans les heures de tristesse ou de regrets, on demande la joie ou l'oubli, la force ou l'ivresse.

Deux de ces nouvelles, entre autres, l'*Argienne* et la *Cueilleuse d'herbe*, seraient irréprochables si l'observation était plus profonde, le trait plus vigoureux, le sentiment de la réalité plus vif. Avec l'âge, Cournet eût pu développer ces qualités. Il n'est besoin d'aucune indulgence pour reconnaître son mérite incontestable : il est surtout un genre dans lequel il semblait exceller, c'est ce genre humoristique et fantasque qui procède à la fois de la fantaisie et du réel, et dont le *Diable dans le beffroi*, d'Edgard Poë, le *Chat noir* d'Hoffmann, et la *Serinette* de Champfleury, sont des modèles.

La *Chimère*, la *Messe rouge*, *Trim et Liberlie*, sont de cette famille. Cournet étudiait et savait; ses préoccupations, peut-être trop littéraires, ne l'empêchaient point de s'intéresser vivement à toutes les questions qui passionnent la jeunesse studieuse, aussi il n'est pas douteux que par la suite il eût appliqué son talent à des sujets qui lui auraient donné plus de vigueur, de relief et d'originalité. Il est mort trop jeune et trop tôt.

Ce n'est que depuis qu'il a cessé de vivre qu'on s'est aperçu de sa valeur. On est en train de faire une réputation posthume à celui que personne ne secourut de son vivant. C'est l'ordre naturel des choses. On ne manquera pas, j'en suis certain, de se livrer à son égard à des attendrissements tardifs et de rééditer les déclamations connues sur le martyrologe littéraire. Ce sera un couplet de plus à la complainte qu'une bohème impuissante et vaniteuse ne cesse de nous chanter afin de justifier ses prétentions et son inutilité.

C'est parce que le nom de Cournet va probablement grossir cette légende d'écrivains poitrinaires que je crois utile de m'en expliquer avec le respect dû à une amitié, à un souvenir et à une tombe.

Cournet est mort de phthisie, c'est-à-dire de misère; rien de plus vrai, rien de plus triste. Mais au lieu de

ne voir là qu'un prétexte à récriminations, nous y devrions puiser un utile enseignement. Le talent de ce jeune écrivain et le dévouement de ses amis ont appelé l'attention sur lui, trop tard il est vrai; mais combien d'autres disparaissent ou végètent, ignorés, victimes des mêmes misères et surtout des mêmes illusions.

Cournet avait fait ses classes, et, au sortir du collége, avait commencé des études de droit, incomplètes, mais qui pourtant avaient suffi pour lui obtenir la licence — à Rennes, il est vrai. Cette éducation scolastique, jointe au tempérament littéraire de l'individu, et à l'influence du milieu dans lequel il vécut, firent son malheur. Comme tant de malheureux, il s'imagina que la littérature était une profession et qu'il n'en pouvait honorablement exercer d'autre. Orphelin de bonne heure, presque sans ressources, il eût cru déroger et en quelque sorte s'avilir en demandant le pain quotidien à un métier manuel, auquel du reste rien ne l'avait préparé. A cet égard, il pensait et agissait comme la plupart de ceux qui ont passé par le collége, et il était presque impossible qu'il en fût autrement.

Il n'y a pas lieu de blâmer ou d'accuser ce jeune homme si loyal et si sincère qui a payé de sa vie un préjugé d'éducation, une illusion littéraire.

Que veut-on que pensent ces pauvres garçons à qui l'on a appris, comme des choses fort essentielles, à faire des thèmes et des versions, à prouver l'existence de Dieu par des arguments connus et invariables, et à traduire en français les déclamations d'orateurs qui savaient dire d'aussi jolies choses et en commettre parfois de si laides, et dont le souvenir a servi de prétexte à tant de sottises et à tant de fautes. Que veut-on que fassent ceux qu'on a bercés d'une gloire mensongère, qui ont passé les plus belles années de leur vie à commenter Racine ou Boileau, quand ce n'est pas pis, à apprendre les puérilités solennelles de La Harpe, à copier les mignardes futilités de Mme de Sévigné, à qui l'on a parlé constamment des lettres et de la rhétorique, comme s'il n'y avait que cela au monde, et à qui on n'a jamais rien dit de ce qu'il faut de peine, de patience, de sagacité et quelquefois de talent pour faire pousser un grain de blé ou raccommoder un soulier! Il est tout naturel qu'ils s'imaginent, par l'ennui qu'ils y ont eu, et le temps qu'ils y ont mis, que ce qu'on leur a appris est fort utile, et qu'ils croient, sur la foi de leurs professeurs, qu'ils sont préparés à des fonctions d'un ordre bien plus relevé que celle du premier maçon ou menuisier venu.

Quelques-uns, avec un héroïsme digne d'un meilleur sort et d'une meilleure cause, se jettent tête baissée dans cette existence dont Jules Vallès s'est fait l'historien. Ceux-là sont les robustes; ils souffrent inutilement, mais ils résistent. Cournet n'avait pas les forces qu'il faut pour cette vie de privations et d'aventures; il a succombé.

Cette perte est doublement déplorable. Ce n'est pas l'écrivain que je regrette en ce moment, c'est l'homme. Si Cournet, au lieu de se livrer à la littérature, avait été préparé par l'éducation à un travail manuel; s'il était entré dans un métier quelconque, avec les qualités de goût, de finesse, de patience, d'originalité, d'observation qu'il possédait, il est certain qu'il eût rendu de véritables services, — et surtout il eût vécu. Il eût peut-être fait d'une industrie un art. Nous y aurions perdu un volume de nouvelles charmantes, mais nous y aurions gagné un homme, et l'écrivain de race qu'il y avait en lui n'eût pas moins valu pour savoir manier un outil. Peut-être même eût-il eu occasion d'appliquer son talent littéraire à des sujets plus intéressants encore, à des intérêts qui l'auraient sollicité et qui auraient trouvé en lui un avocat éloquent ou spirituel.

Il y a vingt-cinq ans, Félix Pyat, qui venait d'enterrer Hégésippe Moreau, écrivait un article plein d'émotion véritable, de douleur et de regrets sincères et pathétiques où il déplorait la perte du poète mort à l'hôpital et accusait l'ingratitude de la société. Il n'y avait alors personne à accuser, il n'y avait qu'à plaindre. Il n'y a aujourd'hui de même personne de coupable, si ce n'est pourtant ceux qui entretiennent ces illusions qui causent tant de victimes.

Il y a là un malheur à prévenir, non point en présentant aux imaginations jeunes, vives et généreuses, le spectacle de luttes, de privations et de dures misères terminé par une apothéose posthume, mais jugeant sincèrement ces martyrs inutiles, sans raison et sans but et en leur apprenant ce qu'il y a d'indépendance, de dignité et de véritable grandeur dans le travail jusqu'ici méconnu.

Autant le dévouement et la fidélité à une idée qui représente des intérêts généraux, des droits universels, mérite l'estime et le respect, autant les sacrifices faits à une chimère ou à une ambition personnelle, si honorable qu'elle soit, méritent peu de compassion.

C'est parce que Cournet avait un talent véritable, c'est parce qu'il était doué de qualités sérieuses, c'est parce que je le regrette, c'est enfin parce que la littérature nous a fait perdre un homme en lui que j'ai cru devoir m'expliquer aussi sincèrement, et je demande à ses amis, qui sont aussi les miens, de vouloir bien me le pardonner en faveur de ma bonne intention et de l'idée que je sers.

Si nous ne pouvons trouver d'exemples parmi ceux qui vivent, que du moins ceux qui meurent nous donnent un enseignement.

PIERRE DENIS.

QUELQUES BOUTS D'IDÉES

—

Toute vérité n'est qu'un fragment

LXXVII

Dans une société, qui devient, — comme la nôtre — de plus en plus matérialiste, le vrai confesseur, c'est le médecin.

LXXVIII

Nous avons maintenant la morale dont messieurs les Encyclopédistes ont écrit le dogme; voyons! qu'y avons-nous gagné?...

LXXIX

Carlyle, qui ne s'en doutait pas, a tué d'un mot le réalisme avant sa naissance : « Pour Newton (dit-il) et pour Diamant (le chien de Newton), il y avait deux univers différents, tandis que l'image sur la rétine de chacun d'eux était probablement la même. »

LXXX

Le lion ne vole pas, — c'est le grand prosateur.
Le poëte est l'aigle, — il a des ailes.
Mais le grand poëte qui serait aussi un grand prosateur, c'est le lion de Saint-Marc, — qui est un lion, qui a des ailes, — un animal fabuleux!

LXXX

C'est quelquefois une manière bien délicate de faire la cour à une femme que d'avoir des torts avec elle. Ça ne lui crée-t-il pas la *supériorité de pardonner?...*

LXXXII

Il y a un mot superbe de saint Bernard en parlant d'Arnaud de Brescia : « Il ne se nourrissait, dit-il, que du sang des âmes. » Chose singulière! on pourrait appliquer ce terrible mot à Don Juan.
Seulement Don Juan n'était pas exclusif!

LXXXIII

La première lettre d'amour! — La première tache dont toutes les hermines doivent mourir!

LXXXIV

Les sociétés, ces cocottes de passage, portent des robes à queue — et quand elles sont passées, et qu'on ne les voit plus, ces queues traînent encore... La politesse et le duel sont de ces *traînes-là!...*
Mais ce n'est là qu'affaire de temps et de queue. La politesse, et le duel qui était autrefois la sanction de ce code de la politesse, aussi peu invoqué, pour l'heure, que le code théodosien, sont, je le crains bien, à la veille de disparaître de nos mœurs.

LXXXV

Hier, « chez quelqu'un dont je tairai le nom, » comme dit Alceste, ils étaient une dizaine de républicains... littéraires, qui ne se sont pas encore débarbouillés des *gentilhommeries* dont ils se moquent, car il y en a comme cela encore! — Heureusement! — Ils étaient polis, ces retardataires; ils étaient aimables, ils avaient d'élégantes manières, cette inutilité charmante, et même ils se préoccupaient de politesse, — de cette vieille momie qui s'appelle la politesse et qui a régné sur le monde, mais que nous avons prise entre deux progrès, comme entre deux locomotives, et que nous avons, de cette façon, parfaitement exécutée! Ils parlaient du mauvais ton littéraire actuel qui les écœurait, qui les dégoûtait... Ils auraient pu parler du mauvais ton universel... Que j'aimais à les entendre dire! Mais qu'ils étaient inconséquents!

LXXXV

Allez donc, messieurs! quand une société a mis l'égalité dans ses lois, un jour ou l'autre, elle la campe aussi dans ses mœurs, et ce jour-là elle a tué net la politesse, — une forme ravissante, mais qui n'est qu'une forme, après tout; et cette société a raison de se moquer de ceux qui la regrettent et de les appeler des Brid'oisons.

LXXXVI

De la politesse! A quoi bon? dans un siècle raisonneur et utilitaire!... C'est à renvoyer avec la danse, l'escrime et l'équitation, ces trois anciennes formes du Beau agile. On ne danse plus : on polke et on se choque, quand on ne fait pas pis. L'escrime, cultivée encore pour les *coups à porter*, n'est plus de la statuaire. L'équitation, pas davantage! et toutes trois doivent tomber en désuétude et méconnues dans une société *américanisée*, qui a mis à leur place la gymnastique, même pour les femmes, la méthode des jockeys, qui fait de l'homme un singe à cheval, et la savate, l'arme du voyou!

LXXXVIII

Si la politesse n'était pas faite des plus beaux sentiments de la vie, — la charité et l'humilité, ces vertus surnaturelles que le christianisme pouvait seul inspirer aux hommes, — elle leur ressemblait, et c'était assez pour l'adorer!
Mais, sans la politesse, il n'y a plus que de bons et de mauvais sentiments, de bonnes et de mauvaises natures, en présence; et les mauvais et les mauvaises, on en conviendra, sont toujours en majorité. Autrefois, les mauvais sentiments étaient aussi nombreux qu'aujourd'hui, mais ils étaient tenus au moins de mettre ce masque de satin rose de la politesse, quittes à étouffer un peu dessous...
Et c'était même un bien qu'ils pussent un peu y étouffer!

LXXXIX

Mais voici un autre malheur. Comme la politesse n'était pas toujours méritée, nos pères, qui étaient spirituels, lui avaient donné une sœur qui s'appelait l'impertinence, — une sœur jumelle dont la vie, comme celle de certains enfants jumeaux, tenait à la vie de sa sœur.
Eh bien, quand on tue la politesse, on tue aussi l'impertinence, et il ne reste plus que l'insolence, bête comme un parvenu et grossière comme quelqu'un qui n'est pas encore arrivé!

LXXXX

L'insolence! elle! c'est toute la nature humaine..., car on est également insolent dans la bienveillance et dans le mauvais vouloir; on l'est dans l'amour tout aussi bien que dans la haine.... L'insolence vous met la main sur la cuisse tout aussi bien que le poing sous le nez. L'estime même, ce sentiment pondéré, peut être insolente. « Reprenez, monsieur, votre insolente estime! » disait Beaumarchais à Mirabeau. Un homme dit à une femme « qu'il l'aime » et pas de milieu! s'il n'est pas un séducteur, c'est un insolent!

LXXXXI

L'impertinence! c'était la fortune de la France. Que d'esprit il fallait pour tourner cette difficulté de la poli-

tesse et parvenir à être impertinent. Mais insolent! tout le monde peut l'être. C'est facile comme de faire l'huître d'un crachat sur un tapis d'Aubusson.

LXXXXII

Du temps qu'on était poli, on n'en était pas moins textuel, cruel, humiliant et terrible quand il le fallait; et au point de vue de l'énergie du style et du pittoresque de l'expression, on n'y perdait pas. La politesse donnait même au mépris le froid qui glace, et ce *poli* qui le fait mieux entrer...

LXXXXIII

Il n'y a que la gloire qui dispense de la politesse, et encore la gloire, quand elle s'appuie sur un tombeau.

LXXXXIV

Parfois même le tombeau ne l'empêchait pas.... Mais où est le temps où, pour dire comme lui, *monsieur* de Bonald, dans les belles préfaces de ses très-beaux livres, parlait de *monsieur* Rousseau (de Genève) qu'il méprisait et jusque de *monsieur* Bossuet, qu'il n'estimait probablement guère, en sa qualité de gallican?... — C'est là le trop et presque le ridicule... Mais la familiarité qui nous grimpe de partout le long des jambes me fait aimer cela.

LXXXXV

Je connais beaucoup de petits jeunes gens, à peine sortis de terre, qui, en envoyant leur premier volume à Balzac, — si nous avions le bonheur qu'il vécût, — lui auraient cinglé à la face du « mon cher collègue ou du confrère! » gros comme le bras! et ils ne sont pourtant ni malveillants, ni suffisants, ni ne se croyant insolents, ces petits jeunes gens.... non par une grâce d'Etat... mais par la grâce du siècle.

LXXXXVI

On parle d'éducations... de magnifiques éducations. Misère! Il n'y a d'autre éducation que celle qu'on reçoit des choses qu'on a, de ses yeux, observées...

LXXXXVII

Sait-on bien juste à quel point il faut peu de talent pour réussir?...

J. Barbey d'Aurevilly.

POESIE

—

HARANGUE CONTRE L'ARGENT

A mon ami, le maître-peintre Courbet.

Profitons, mes amis, de l'absence des loups,
Non pour nous promener, mais causer entre nous.
Depuis assez longtemps tout se vend et se paie,

Notre unique autel, c'est l'hôtel de la monnaie.
Peste et ventre! C'est bête! On ne peut se passer
D'argent, répondra-t-on? Soit, — pour le dépenser.
L'argent quand il n'est pas le cœur de l'avarice
N'est fait uniquement que pour rendre service.
Eh! morbleu, je serais moi-même un fort rentier
Ayant pignon sur rue et respect de portier,
Si je n'avais pas eu par chance un brave père;
Enfin ma mère et lui faisaient vraiment la paire.
Un jour il aperçoit, dans la belle saison,
Parmi les champs en joie, une blanche maison,
Toute vivante, gaie, ayant l'air de sourire :
« Entre donc, viens t'asseoir, semblait-elle lui dire. »
On ne peut résister quand on est pris par l'œil.
La charmante maison fut comme un doux accueil
Et mon père y voulut prolonger sa visite.
Ce n'était qu'un accueil, il nous en fit un gîte.
Tous nos bonheurs d'enfants sont nés dans la maison.
N'eut-il pas mille fois et mille fois raison?
Qu'est-ce que débourser même une somme ronde
Quand on peuple les coins de souvenirs, — un monde....
Lorsqu'on amasse tant pour le cœur et les yeux....
Le souvenir? — Mais, c'est la jeunesse des vieux.

Remarquez qu'en ouvrant seulement la croisée
Eclatait l'horizon, quel splendide musée!
Ce fut de même en tout. C'est très-cher, le bonheur;
On ne raisonne pas quand on entend son cœur.
Pour ne pas s'égarer sur la route suivie,
La forêt de Bondy qu'on appelle la vie,
L'argent et les bienfaits lui tombaient de la main,
C'est ainsi qu'il pouvait retrouver son chemin.

Et voyez donc aussi ce bon Jean Lafontaine,
Un des plus fins enfants de la raison humaine,
Comme il mangeait le fonds avec le revenu!
Le brave homme! — Il me semble un peu l'avoir connu.
Est-il assez joyeux son savetier qui chante?
Tandis que le banquier, sa fortune méchante
Le tire par les pieds, l'empêche de dormir,
Et ses jaunes écus le font encor blêmir.

Ah! que ne connaît-on comme moi l'avantage
De dépenser l'argent, ce métal de passage.
L'antiquité, grand temple où l'art donne le ton
Aux plus fiers d'aujourd'hui, porte sur son fronton
Ces mots, base du cœur : MÉPRIS DE LA RICHESSE.

Rappelons-nous, amis, notre vieille noblesse
Vendant fiefs, jetant l'or pour acheter du fer,
Grands forgerons battant le sang pour le chauffer,
Et cachant fièrement à la France sa gêne,
Pour aller guerroyer contre le prince Eugène.

Puis quand la République, à son tour sans le sou,
Veut huit cent mille francs, elle trouve Maupeou.
Plèbe et patriciens versent avec furie
Or et sang pour venir en aide à la patrie.
Byron accourt planter sa fortune et son nom,
A la barbe des Turcs, devant le Parthénon.
Tous enfin, les anciens, les nouveaux, ont la gloire
D'avoir dédaigné l'or chaque fois que l'histoire
Déroula devant nous cet éternel combat
Où contre l'intérêt si fort — l'honneur se bat.

Allons, bourgeois épais, venez, qu'on vous aligne,
Comme des chiffres ou des pêcheurs à la ligne.
C'est une addition que nous ne ferons pas,
Puisse l'argent tomber de vos sacs, de vos bas!..

Arrêtons ces vers fous. Ils ont rompu les digues.
Ils vous conseilleraient, je crois, d'être prodigues
Vous nous voleriez tout bientôt avec votre or.
Ce que vous achetez devient ou bête ou mort.
Les bons vins arrêtés et pris par vos esclaves
Ont l'air d'aller au poste en allant dans vos caves.
Les paysages, quand vous y plantez vos choux,
Rappellent les dessins des amateurs jaloux.
Vos filles, que l'on fit pour être nos amantes,
Sur votre fond cendré ne sont plus si charmantes.
Leur amour pot-au-feu, leurs sentiments mesquins
S'occupent de la rente ou des fonds mexicains.
Bâtir, paver, c'est tout! Faites-vous un théâtre,
On dirait d'une usine, un gros pâté de plâtre.
Les tableaux devant vous ont des airs hébétés
De nègres exposés qui vont être achetés.
Comment se fait-il donc qu'on voie à vos visages
Que vous êtes des gens d'affaires? — Quels ravages!
Vous êtes tous marqués! Jamais un médecin
Ne pourra vous trouver pour remède un vaccin.
Tout ce que vous touchez seulement de la vue
Prend dans le même temps l'aspect d'une bévue...

Je vous ai, dit Mangin, je crois, insultés tous?
Veuillez vous cotiser pour me prêter cent sous.

Fernand Desnoyers.

OPÉRA-COMIQUE

—

Répertoire actuel. — Reprise de la *Servante maîtresse* de Pergolèse. Mme Galli-Marié. — Reprise de l'*Epreuve villageoise* de Grétry. Débuts de Mlle Seveste.

Le vent souffle fortement du côté du dix-huitième siècle sur la place Boïeldieu. On dirait que tous ces vieux bustes, qui voient passer chaque jour sous leurs regards étonnés nos *jeunes* compositeurs et les dilettante d'aujourd'hui, s'apprêtent à descendre de leurs corniches pour aller se réchauffer aux feux de la rampe. Et quel coup d'œil que cette procession de perruques poudrées, d'habits de velours à paillettes, de bas de soie et de souliers à boucles d'or!

C'est d'abord Pergolese.

Et, en effet, en dépit de son *Stabat mater* dont il est reçu d'exagérer l'importance, l'intéressant poitrinaire, le Napolitain sympathique, aux yeux de feu, au cœur rongé par la passion, a bien plutôt sa place au théâtre qu'à l'église.

Puis vient Duni, le gracieux auteur des *Sabots* et du *Chasseur et la Laitière*; modestement il s'efface devant l'auteur de la *Serva padrona*, bien que suivant l'expression de Grimm il ait été le premier « à véritablement chanter la langue française et à écrire vrai dans ce pays-ci. »

Laissons-nous guider maintenant par l'auteur de *Rose et Colas*, par l'aimable Monsigny; et charmés par ses mélodies si suaves, si touchantes et tout à la fois si enjouées, nous toucherons à cette grande époque de l'opéra-comique dont Grétry a été l'alpha et l'oméga.

Les voilà donc presque tous réunis, ceux qui jadis « ensorcelaient » les Buffon, les Diderot, les d'Alembert; les voilà rentrés pleinement en possession de cette scène qu'ils ont illuminée de leur fin sourire, de leur grâce naïve et du parfum de leurs mélodies! Viennent donc tous ceux qui désirent étudier sur le vif l'histoire de l'opéra-comique, qui, à bien dire, est le fragment le plus intéressant de notre histoire musicale; ils n'ont qu'à suivre une huitaine durant les représentations actuelles de la salle Favart. — Né du « mariage secret » de la muse italienne avec l'esprit français, l'aimable enfant que « les Bouffons » chassés de Paris en 1754, avaient laissé au berceau, va grandir peu à peu sous nos yeux, et, pour le suivre dans toutes ses évolutions, nous n'avons qu'à franchir le seuil du dix-neuvième siècle où nous attirent déjà les nobles accents de Méhul et où nous devons rencontrer sur les sentiers fleuris de l'éternelle jeunesse les muses romantiques de Boïeldieu et de Hérold qui nous mèneront à l'époque où Auber écrivit son *Fra Diavolo*.

Mais il est temps de nous arrêter : Nous sommes en pleine histoire contemporaine, et, sans y penser, nous allions mettre le pied sur le domaine des « jeunes compositeurs » qui, pour le moment, ne sont guère en faveur à l'Opéra-Comique, et Dieu sait que ce n'est pas sans cause ni raison!

—

Si notre mémoire ne nous égare, il y a quelque chose comme quatre ou cinq ans que Mme Galli-Marié a débuté dans le rôle *Zerbine* de la *Servante maîtresse*, et qu'elle a conquis ses premiers succès parmi nous. Aujourd'hui, sa voix a peut-être un peu faibli — et d'ailleurs, ce n'est jamais par l'ampleur ni par la souplesse de son organe que Mme Galli-Marié s'est fait remarquer — mais elle n'a rien perdu de son entrain et de sa verve. Fine espiègle, d'une insolence toute charmante, toujours en équilibre sur les extrêmes limites de l'expression dramatique, elle réalise presque l'idéal de la soubrette. Si vous doutez, allez l'entendre quand elle débite le charmant petit air « *Vous, gentilles jeunes filles,* » et dites si Zerbine s'entend à séduire le vieux Pandolphe.

Ce dernier rôle, autrefois tenu et bien tenu par le regretté Gourdin, se trouve aujourd'hui dans les mains de M. Falchieri. Je suis prêt à proclamer la bonne volonté de cet artiste, mais son talent, s'il en a, est de ceux qui échappent à l'appréciation de la critique,

—

L'*Epreuve villageoise*, de Grétry, vient d'être reprise pour les débuts de Mlle Seveste. Comme cela nous arrive toujours en pareille occasion, nous nous étions armé d'une bonne dose d'indulgence. Plein de compassion sympathique pour la pauvre artiste qui devait affronter, pour la première fois, ce juge terrible qu'on appelle le public, nous attendions le lever du rideau. Eh bien! nous en avons été pour notre sensibilité anticipée! Au lieu d'une timide débutante tremblant d'émotion, c'est une artiste dont l'aplomb ferait honte à bien des vétérans de l'art, et qui vous a dégoisé son rôle d'un bout à l'autre avec une assurance imperturbable. Justes dieux! comme elle brûle les planches, et que sera-ce quand elle les aura pratiquées quelque temps!

Eh bien, je ne le cache pas, j'eusse aimé mieux un peu plus d'embarras chez la débutante, un peu moins d'aisance, un peu plus d'inexpérience, voire de gaucherie. Au début de sa carrière, nous ne voulons pas préjuger de la destinée d'une artiste, mais chaque fois qu'une élève du Conservatoire nous arrive ainsi toute faite, rompue à toutes les routines du métier, nous ne pouvons nous défendre de certaines inquiétudes sur son avenir; nous nous demandons, malgré nous, si la routine, le but suprême de l'enseignement du Conservatoire, n'aurait pas tué le naturel, rendu tout progrès ultérieur impossible.

Mlle Seveste déploie assurément beaucoup d'intelligence; elle joue avec finesse et distinction; elle sait souligner, avec une remarquable habileté, les saillies du poème, mais... elle manque de voix. Son organe, d'un timbre quelque peu guttural, n'a pas plus de charme que d'étendue et manque quelquefois de justesse. Aussi, les couplets célèbres de Denise: *J'n'avions pas encor quatorze ans*, et *J'commence à croire que dans la vie*, ne nous ont fait qu'un médiocre plaisir. Ils sont, d'ailleurs, trop hauts pour la voix de Mlle Seveste, et puisqu'on avait tant fait que de transposer les airs de la *Servante maîtresse* pour Mme Galli-Marié, je me demande pourquoi onn'en a pas fait autant pour Mlle Seveste.

N'oublions pas que Mlle Seveste est un premier prix du Conservatoire; une scène de *Fior d'Aliza*, qui n'est à tout prendre qu'une scène de grand opéra, lui a valu le premier prix d'opéra-comique au dernier concours. Ce morceau était évidemment trop difficile pour elle, mais, en revanche, elle a été charmante en donnant la réplique à M. Arsandaux dans le *Nouveau Seigneur du village*. Il fallait l'entendre dans le duo entre Babet et Frontin! Avec quelle fine raillerie, avec quelle grâce distinguée elle renvoyait Frontin de l'autre côté de la scène : *Vous n'êtes pas à votre place*! Mais faut-il que le mot de Babet se retourne contre elle-même, faut-il dire à Mlle Seveste que l'Opéra-Comique n'est pas le cadre qui convient à son talent, que la distance n'est pas si grande entre le théâtre Favart et la Comédie-Française qu'elle ne puisse songer à la franchir?

M. Ponchard, le Siméon d'hier, a retrouvé dans le personnage d'André sa véritable note et un succès de bon aloi, — quand il ne chante pas, bien entendu.

Dois-je dire, pour terminer, que M. Crosti (La France) paraissait indisposé, ce qui m'oblige à suspendre mon jugement.

H. Vallier.

HISTOIRE

D'UN

FAIT DIVERS

(NOUVELLE)

—

Suite et fin.

Le lendemain matin, Emmy, assise dans la salle à manger, tenait sa fille sur ses genoux et lui faisait épeler ses lettres, quand Gervais entra. Ce n'était pas encore l'heure du déjeuner; aussi la jeune femme eut-elle peur de quelque querelle, et Paulette sentit que les genoux de sa mère tremblaient.

Mais Gervais montrait une sorte de belle humeur et se frottait les mains. Il s'approcha de la fenêtre en disant :

— Un temps superbe! Nous aurons demain, sûrement, une belle journée. C'est, tu le sais, jour de fête. Ma foi, nous pourrions bien aller à Saint-Germain.

Après une minute de silence, tirant légèrement une des boucles de sa fille, il reprit :

— Veux-tu, Paulette, y venir avec moi?

— Et avec maman? dit l'enfant.

— Certainement. Veux-tu venir, Emmy?

Etonnée de cette proposition, et du ton amical dont elle était faite, Emmy s'efforçait d'articuler un consentement, quand M. Talmant se ravisa :

— Non, pas demain! C'est partout encore plein de plâtre et de débris. Il faut que ce soit plus convenable pour de fines chaussures et de petits pieds. Non, j'irai seul demain faire déblayer tout cela et rendre ma villa plus digne de votre visite. Quelles charmantes parties nous y ferons cet été!

Il joua quelque temps avec l'enfant, puis s'écria tout à coup :

— Encore cette diable de douleur! je ne sais pas ce que j'ai dans la main droite, des élancements, on dirait la goutte. J'ai cessé d'écrire tout-à-l'heure à cause de cela. Et cependant, j'ai des lettres pressées. Veux-tu me servir de secrétaire? demanda-t-il à sa femme.

— Volontiers, répondit-elle.

Ils passèrent ensemble dans le cabinet de M. Talmant, et sous sa dictée la jeune femme écrivit deux lettres d'affaires.

— Ah! fit-il ensuite, en frappant du pied.

— Qu'y a-t-il?

— Un mot à écrire à ce Martel.

— Si ce n'est qu'un mot, vous pourriez peut-être l'écrire vous-même.

— Pourquoi donc? il ne connaît pas, je pense, votre écriture. Ecrivez! poursuivit-il d'un ton impérieux.

Elle obéit; c'était une réclamation de frais, occasionnés par certaines démarches. Quand la lettre fut achevée, M. Talmant la signa; puis, la mettant sous enveloppe, il fit écrire aussi l'adresse de la main d'Emmy. Elle n'osait refuser; mais elle souffrait de la déception que son écriture sur cette lettre allait causer à Olivier.

— Mais je vais lui écrire moi-même, se dit-elle, et je verrai sans doute Victorine aujourd'hui.

— Encore une, la dernière, dit M. Talmant en posant devant sa femme une nouvelle feuille de papier.

Tout de suite elle mit en haut : Monsieur.

Il la lui arracha des mains.

— Ce n'est pas cela. Pas de titre. Faites ce que je vous dis et rien davantage, écrivez :

« Demain, à deux heures, chez moi. Nous serons seuls. »

— Donnez, c'est tout ce qu'il faut, je signerai.

Emmy le regardait avec surprise; il poussa un éclat de rire :

— Te voilà bien intriguée? C'est pour Saint-Germain. Si tu y tiens, je t'expliquerai ça plus tard. Pour le moment, va presser le déjeuner. Je meurs de faim.

Quand il fut seul, il tira de son enveloppe la lettre qu'il disait destinée à M. Martel, la réunit aux deux autres qu'il avait fait écrire en premier lieu, et les brûla toutes les trois dans le foyer. Puis, dans l'enveloppe qui portait l'adresse de M. Martel, écrite de la main d'Emmy, il inséra la feuille où se trouvait cette seule phrase : « Demain, à deux heures, chez moi; nous serons seuls. »

Il cacheta, prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Là, son pas se ralentit, son regard devint indécis; et il s'arrêta :

— Eh bien, murmura-t-il, n'est-elle pas coupable?

Alors, d'un brusque mouvement, il sortit.

Quand il revint, il était un peu pâle. Il entra dans la cuisine, et trouvant la bonne seule, il dit :

— Si Mme Levert venait aujourd'hui, vous lui diriez que Madame est sortie, et n'y sera pas non plus demain.

Pendant le reste de la journée, Emmy espéra en vain la visite de Victorine et des nouvelles d'Olivier. Deux ou trois fois, la sonnette retentit, et chaque fois elle crut voir paraître son amie; mais c'était seulement, lui dit Maria, des personnes qui demandaient Monsieur, ou qui se trompaient de porte.

Elle écrivit à Olivier; mais quand elle voulut porter la lettre, son mari se trouva à la porte en même temps qu'elle, lui offrit son bras, l'accompagna tout le temps qu'elle fut dehors, et la ramena à la maison. Elle ne put mettre sa lettre à la poste, et dut encore la confier à Maria.

Des rêves incohérents, affreux, remplirent sa nuit, et elle se leva, brisée. Quand elle se plaça devant sa glace pour peigner ses beaux cheveux, elle se vit pâle comme une morte.

— Qu'ai-je donc, se dit-elle, quel poids sur mon cœur! Serait-il arrivé quelque chose à Olivier?

Tandis qu'elle songeait ainsi, Paulette, descendue de son petit lit, se roulait sur les chats de la tapisserie et leur parlait en les agaçant.

— Tu vas avoir froid, ma chérie, dit la jeune mère, et saisissant l'enfant demi-nue, elle l'enveloppa de son sein et de ses bras. En contemplant cette jolie tête blonde, ses yeux se mouillèrent : « Paulette! dit-elle en la serrant contre elle, Paulette! ma chère fille! » Un nouveau transport la prit au cœur et elle serra l'enfant plus fort encore, en répétant! — Ma chère fille!

— Oh! tu me fais mal, dit la petite. Qu'est-ce que tu as comme ça, à pleurer toujours? ajouta-t-elle avec son bégayement enfantin, les yeux fixés sur sa mère.

— Ce n'est rien, dit la jeune femme, rien, mon ange. Et fâchée d'avoir inquiété l'enfant, elle ouvrit la fenêtre en disant :

— Vois comme il fait beau!

Au dehors brillait un soleil radieux, ce doux premier soleil qui dore les feuilles naissantes, et va éveiller sous la mousse les fleurs des bois. Des marmots joyeux gazouillaient sous la fenêtre. Sur le trottoir, en face, une jeune fille souriante choisissait un bouquet dans un panier de fleurs. C'étaient des muguets.

— Un bouquet! demanda Paulette.

Emmy envoya la bonne en acheter un et quand on lui remit ces fleurs à l'enivrant parfum, elle les respira longtemps.

— Oh! le printemps! murmura-t-elle. Est-ce bon!

Un instant après, elle éloigna le bouquet, disant qu'il lui faisait mal. Mais son oppression et son malaise persistèrent.

Cependant, elle voulut s'habiller elle passa une jupe de soie grise, garnie de bleu, un corsage blanc et serra sa jolie taille d'une ceinture bleue, à longs bouts. Au réseau qui soutenait sa blonde chevelure pendaient aussi de longs rubans bleus. Elle était ainsi charmante à ravir. Tout en s'habillant, elle se demandait : — Irai-je chez ma mère? ou bien resterai-je ici? — Car elle s'était interdit la maison de Victorine, chez qui elle aurait pu rencontrer M. Martel. Elle y songeait pourtant, mais se disait : — Non, je ne dois pas.

Le déjeuner fut morne; au milieu du silence, le babillage de Paulette seul prenait ses ébats. Gervais, en se levant de table, dit à sa femme :

— Je vais donc prendre le chemin de fer; avez-vous l'intention de sortir?

— Mais... je ne sais, répondit-elle.

— Veuillez ne pas sortir avant trois heures. Il pourrait venir une personne... M. de Saurres. Vous lui direz que je passerai demain chez lui, et vous auriez la bonté d'être fort aimable. C'est un de mes plus précieux clients. N'envoyez-vous pas Paulette à la promenade? Il fait très beau.

— Quand la bonne aura fini son ouvrage. Mais comme vous êtes pâle, Gervais, seriez-vous malade?

— Je me porte fort bien, dit-il sèchement, et il sortit.

Après son départ, Emmy s'occupa de la toilette de l'enfant; et elle ne pouvait se lasser de la regarder, allant et venant dans la chambre, de son petit air important et fier. — Comme elle était jolie! sa Paulette! Aux Tuileries, souvent, on se retournait pour la voir. Elle a le cœur bon aussi; elle est aimante, comme à cet âge on peut l'être. Emmy, du moins, est une heureuse mère. Cependant, plus elle contemple sa fille, plus ses yeux se

remplissent de larmes, et elle se demande encore : — Mon Dieu, qu'ai-je donc?

Paulette partie avec la bonne, la jeune femme alla s'asseoir, toute pensive, dans le salon. Sur le canapé de velours bleu, cette harmonieuse figure, penchée, se détachait idéale; et de la glace placée derrière elle, les autres glaces la répétaient à l'envi.

Par moments elle respirait fortement, comme oppressée; elle regardait la pendule, puis le ciel. —N'aurons-nous pas de l'orage?— se demandait-elle, et de temps en temps elle pressait de la main son cœur agité.

La pendule marquait deux heures à peine, quand un coup de sonnette fit tressaillir la jeune femme.

—Sans doute, ce M. de Saurres, pensa-t-elle en allant ouvrir.

Mais une exclamation étouffée de joie, de surprise et de terreur lui échappa. C'était Olivier.

Il entra vivement et referma la porte.

— Nous sommes bien seuls, vraiment? demanda-t-il, et il la serra dans ses bras avec transport.

— Ah! mon ami, lui dit-elle, quelle imprudence !

— Oui; mais qu'importe? Merci! merci mille fois! Oh! que tu es bonne !

Par lettres, dans le lyrisme de sa passion, il l'avait tutoyée déjà. Et les angoisses de l'absence, et ces épanchements de l'âme que de loin rien n'arrête, avaient rendu profonde leur intimité.

Quand elle eut repris sa place dans le salon, il dit encore, en s'agenouillant devant elle :

— Oh merci ! Je voulais te voir; il le fallait! Je rêvais des choses impossibles, folles ! quand ta lettre m'est venue. Que je suis heureux !

— Ma lettre n'autorisait pas une telle imprudence. Olivier! si mon mari, comme l'autre fois, revenait ! Je meurs de terreur.

— Ne m'as-tu pas écrit de venir à deux heures, que nous serions seuls?

— Non ! non!

— Comment! tu rêves, mon amour, j'ai ta lettre, la voici.

Elle reconnut la phrase écrite par elle-même, la veille, sous la dictée de son mari; et les yeux pleins d'épouvante :

— Que veut dire cela, mon Dieu! Oh! que va-t-il faire? Je ne comprends pas; mais j'ai peur! Olivier, pars, je le veux, tout de suite, je t'en supplie, pars !

— Soit, s'écria-t-il, mais avec toi. Et moi aussi, je le crains pour toi cet homme, et je n'aurai ni bonheur ni sécurité que je ne t'aie arrachée à lui. Suis-moi; viens, aujourd'hui même!

— Je vous l'ai dit, mon ami, c'est impossible.

— Alors, vous ne m'aimez pas. Vous ne comprenez pas que loin de vous la vie m'est insupportable. Je ne puis plus, je ne veux plus, non, souffrir ainsi. Non, vous ne m'aimez pas. Votre fille, toujours, qu'importe? Que m'importe ma mère à moi? Elles vivront sans nous. Quand on s'aime comme nous nous aimons, on est seul au monde, et le devoir, l'honneur, Dieu même, c'est l'amour !

Il l'enveloppait de ses bras et la pressait sur son cœur en parlant ainsi. Elle se taisait; il crut qu'elle était vaincue, et se levant, il la prit par la main pour qu'elle se levât aussi :

— Va mettre ton chapeau; je cours chercher une voiture, et nous serons libres, heureux !

— Olivier, dit-elle d'une voix faible, oh ! vous n'êtes pas généreux ! Ce n'est pas bien! Vous êtes fort. On vous a fait connaître le devoir, la justice; on vous a donné la science et la réflexion. Moi, je suis restée ignorante et faible, et vous voulez m'entraîner au mal. Je vous aime ! oui, oh oui ! je vous aime, Olivier ! mais je ne dois pas abandonner mon enfant.

Il resta muet un instant, debout devant elle, toujours assise sur le canapé. Tout à coup, il vit les traits de la jeune femme exprimer une vive terreur; elle étendit le bras en avant, comme pour écarter quelque chose d'horrible. Un coup sec se fit entendre : les bras d'Emmy s'écartèrent; sa tête se pencha sur sa poitrine, et un flot de sang rougit au-dessous du sein la mousseline blanche.

M. Talmant était debout au milieu du salon, un revolver à la main. Comme Olivier, revenu de sa stupeur, allait se précipiter sur lui, il l'ajusta et lui cassa l'épaule. Se dégageant alors facilement de l'étreinte du jeune homme, il sortit. Sur l'escalier, à la première personne qu'il rencontra, il dit :

—Je viens de venger mon honneur. J'ai tué ma femme dans les bras de son amant.

Il se rendit ensuite chez le commissaire de police le plus proche, et se constitua prisonnier.

Les personnes accourues sur le lieu de cette catastrophe y trouvèrent Olivier qui, fou de douleur, s'efforçait en vain, par les appels les plus tendres et les caresses les plus passionnées, de rappeler Emmy à la vie. Elle était morte. La balle avait frappé le cœur. Elle était là, dans sa fraîche toilette, maintenant toute souillée de sang, renversée comme une fleur que la faux vient de trancher et son front, son doux visage gardant encore une expression de pureté, qui du sein de la mort repoussait l'outrage.

Le lendemain je lisais ce fait-divers dans les journaux, trene une réclame de fête et le récit d'un vol. De tous ceux qui lurent, moi seul peut-être y pensai l'instant d'après. Ces tristes annales de la 3e page offrent cependant la mesure de la moralité de nos temps et mériteraient les méditations du philosophe.

Peut-être les temps et les peuples que nous appelons barbares auraient-ils des mépris à nous rendre à ce sujet?

Pour moi, ce fait me frappa et me jeta en des réflexions profondes.

J'appris bientôt qu'Olivier Martel était le héros de cette triste histoire. Je le connaissais un peu et l'allai voir. Il n'avait à Paris d'autres amis que les Levert, et ne voulait point appeler sa mère. Je le soignai : c'est lui qui m'a tout raconté. Maintenant, il est guéri; et bien triste encore. Il assure même qu'il ne sera jamais consolé. Le temps en décidera.

Absous par la loi et par ses juges, M. Talmant n'a subi qu'un mois de prison. Il avait renoué avec Léocadie. Mais elle vient de partir pour l'Amérique, avec un banquier de New-York, dont elle a fait la connaissance au Château des Fleurs. M. et Mme Denjot élèvent Paulette. Ils arrondissent magnifiquement sa dot et se proposent de la marier, aussitôt qu'elle aura seize ans.

André Léo.

MEMENTO

—

L'*Entr'acte* invoque les traités pour démentir la nouvelle que nous avions donnée des futures représentations, au Théâtre-Italien, du *Domino noir* et de l'*Etoile du Nord*. Nous ne chercherons pas à discuter ces traités, que M. Achille Denis doit connaître mieux que nous, à cause de sa situation de secrétaire général du théâtre de l'Opéra-Comique. Mais nous pouvons assurer que le projet en question existe parfaitement, que M. Brandus ne l'ignore pas autant qu'on voudrait bien le dire, et qu'en admettant même que cet éditeur n'ait point le droit de disposer des œuvres musicales de Meyerbeer et d'Auber, il y a une liberté nouvelle, celle des théâtres, qui peut faire qu'en matière d'art et d'entreprise dramatique, chacun essaye du genre de son voisin, sans pour cela lui prendre son bien. Il n'est donc pas impossible que le projet se réalise. Ce sera, d'ailleurs, une expérience fort intéressante que de voir la Patti, non-seulement jouer le *Domino noir* et l'*Etoile du Nord*, mais aussi la *Fille du régiment*, trois opéra-comiques qu'elle ininterprète tous les ans à Londres avec beaucoup de succès.

— La poésie n'est pas morte en Angleterre! Le professeur Masson, directeur du *Macmilian's Magasine*, déclare que depuis la fondation de sa Revue il n'a pas reçu moins de 200,000 pièces de poésie écrites par différentes personnes....., et il n'y a que quatre ans que ladite Revue existe!!..... Nous n'en avons pas encore reçu tout à fait autant au *Nain jaune*, depuis que nous avons ouvert nos colonnes aux brillants fils d'Apollon ; mais ça ne peut pas tarder à en venir là, ne fût-ce que pour rivaliser avec la perfide Albion.

— M. A. Vidal, auteur bordelais, vient d'écrire à la *France* pour démentir la nouvelle qu'avait donnée M. Polin de la réception de son drame en cinq actes, *Malheur aux vainqueurs! ou la France en* 1815, par M. Marc Fournier, directeur du Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Sa pièce, dit-il, n'a été que remise à M. le directeur Fournier, mais rien n'est encore décidé quant à la réception.

— *Lescari*, le grand drame de MM. Bertazzi et Ferdinand Dugué, a été lu et distribué aux artistes du Théâtre de la Gaîté. L'impression faite par cette lecture a été très grande. La pièce a cinq actes et sept tableaux. C'est naturellement M. Dumaine, l'excellent directeur-acteur, qui jouera le principal rôle. Mlle Lia Félix, la dernière sœur de Rachel, est chargée du rôle d'Hélène Paléologue. Il y aura de superbes décors, notamment les jardins de Trébizonde et la place Saint-Laurent, à Gênes.

— M. Harmant, vient de faire lire et de distribuer en toute hâte aux artistes du Vaudeville le *Gendre de la marquise*, comédie en cinq actes, par M. Raymond Deslandes, l'un des derniers aûteurs décorés.

Voici, d'après le *Figaro-Programme*, la distribution de la pièce :

Le marquis de Valmoise,	MM.	Parade.
Le comte d'Esparre,		Munié.
Robert de Chatenay,		Paul Deshayes.
Briston,		Saint-Germain.
M. Rose,		Grivot.
Le prince Conrad,		Jouve.
Etienne de Rieulles,		Angelo.
La marquise de Valmoise,	Mlles	Thèse.
Marguerite de Chatenay,		Cellier.
Mme de Rieulles,		Bianca.

— Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a commencé hier les relâches pour les répétitions générales des *Parisiens à Londres*.

— *Bobino* ne disparaîtra pas ! Il survivra aux mutilations que va subir le jardin dont il a pris le nom pour faire son titre officiel de Théâtre du Luxembourg. M. Gaspari en est toujours le directeur, et il va prochainement faire sa réouverture. La nouvelle salle que vient de faire construire ce même directeur dans l'ancien café du XIXe siècle, s'ouvrira en même temps, et nous aurons Bobino-rive droite et Bobino-rive gauche.

— Un autre petit théâtre est en train de se transformer sur la rive gauche : c'est le théâtre Saint-Germain. On refait toute la salle, à l'intérieur, et sous l'enseigne de théâtre des *Folies-Saint-Germain*, il sera inauguré le 1er octobre, par une pièce de M. Saint-Agnan Choler.

— Le théâtre des Folies-Dramatiques, au contraire, menace plus que jamais de se fermer. Par suite des opérations de la faillite, le syndic avait mis en vente le bail et le droit d'exploitation. C'est le 30 août que les enchères devaient avoir lieu, mais il ne s'en est présenté aucune, et faute d'acquéreurs l'adjudication a été indéfiniment ajournée.

— La faillite des Bouffes-Parisiens nous privera aussi pendant quelque temps des cascades musicales genre Offenbach. On parle cependant de M. Arsène Houssaye, comme magicien devant frapper de sa baguette magique les portes closes de cette boîte à surprises.

— Le parc d'Asnières était fermé, dimanche, quoique le temps fût beau et une splendide fête annoncée, dit *le Soleil*. Il nous avait semblé, à nous, qu'il ne faisait pas précisément très-beau, mais il se peut que notre confrère ait vu autrement que nous, et que l'administration d'Asnières ait eu ses raisons pour faire relâche.

— Le nouveau chevalier Ponson du Terrail ne connaît plus d'obstacles ! il travaille — toujours d'après le *Soleil*, qui luit pour tout le monde — à un opéra pour la sœur de l'Adelina Patti, Mlle Carlotta Patti, un rossignol d'un nouveau genre. Le personnage principal serait Mlle de La Vallière. Eh bien ! et la musique ! !.... Aussi de M. du Terrail ? Ce serait complet.

— L'illustre premier ministre prussien, M. le comte de Bismark, vient de recevoir la consécration de sa juste célébrité. Sa statue, en cire, vient d'être placée dans une des salles du musée Tussand, à Londres, non loin de Louis XVI et de Napoléon Ier.

— Mlle Déjazet est actuellement en représentation à Douai, où elle a interprété, avec succès, les *Premières armes de Richelieu*.

— Les graves Madrilènes eux-mêmes veulent avoir leur Offenbach? Voici un théâtre des Bouffes qui va s'ouvrir

dans la capitale de toutes les Espagnes, avec une traduction de la *Belle Hélène*.

— La réunion mensuelle du caveau a lieu aujourd'hui, à sept heures précises, au Palais-Royal, dans les salons du café Corrazza, sous la présidence de M. Clairville.

— Le *Messager franco-américain* nous apprend qu'une nièce de l'auteur du *Vicaire de Wakefield* vit dans la plus profonde misère près de New-York. Cette pauvre dame, qui a été ruinée par l'émancipation des esclaves, est actuellement âgée de 80 ans, veuve, infirme, aveugle, et paralysée des deux jambes. Elle était fille de Charles Goldsmith, second frère d'Olivier.

— La ville de Paris fait faire à ses frais des fouilles dans la cour du Louvre, pour chercher les derniers vestiges du Louvre de Philippe-Auguste.

— Le Théâtre-Français donne ce soir, pour la rentrée de Bressant et de Mme Plessy, pour les débuts de MM. Delessart et Bouché, *Tartuffe* et les *Fausses Confidences*. Mme Victoria-Lafontaine jouera, pour la première fois, le rôle de Marianne.

Febvre doit débuter prochainement au Théâtre-Français dans *Don Juan d'Autriche*, dit l'*Entr'acte*.

— Les *Fantaisies parisiennes* doivent faire leur réouverture le 15 de ce mois, et c'est à ce théâtre que doit débuter la jeune pensionnaire du Conservatoire qui a eu un premier prix pour sa forte voix, trop forte voix même pour un aussi petit théâtre.

— Le fameux manuscrit de Beaumarchais, découvert à Londres en 1862, par M. Edouard Fournier, contient, entre autres choses, un drame en cinq actes, intitulé : l'*Ami de la maison*, dont le principal personnage ressemble beaucoup à Francis Lormier, du *Maître de la Maison*, la nouvelle pièce qui se joue à l'Odéon. Le manuscrit entier, contenant la matière de sept volumes, va bientôt être publié.

— Encore un nouveau journal qui va faire son apparition! Pour le 15 où le 20 de ce mois, MM. Laurence et Bab préparent les éléments de la *France artistique*, gazette-programme destinée à paraître tous les jours.

— Sur l'emplacement qu'occupe le Grand-Café Parisien, la Ville de Paris a l'intention de construire une magnifique salle spécialement consacrée à la musique et aux concerts, et qui porterait le nom significatif de l'*Orphéon*. L'exécution en serait confiée à M. Davioud, l'architecte du *Théâtre-Lyrique* et de celui du *Châtelet*, qui cette fois a promis de faire mieux que ces deux forteresses.

— On a calculé que la quantité de verres à vitres nécessaires pour le Palais de l'Exposition de 1867, suffirait pour couvrir 8 hectares, c'est-à-dire 80,000 mèt. carrés. Bonne affaire pour les vitriers !

— M. Drouyn de Lhuys va quitter l'hôtel du ministère des affaires étrangères, pour aller habiter l'élégant hôtel qu'il s'est fait construire à l'entrée de la rue de Chaillot, sur les terrains de l'ancien hôtel de feu Mme la duchesse d'Albe.

— On annonce le mariage de M. le comte Auguste-Frédéric de Pourtalès, fils du comte Joseph, membre du grand conseil (Suisse), avec Mlle Marguerite Renouard de Bussière, fille de l'ancien pair de France.

— L.-Auguste Warnkœnig, un des princes de la science historique, vient de mourir à Stuttgardt. Il avait écrit, entre autres ouvrages de droit et d'histoire, une histoire fort estimée du droit public et des institutions de la France.

— Le gérant du petit journal satirique le *Guignol*, de Lyon, vient d'être condamné à un mois de prison et 100 fr. d'amende pour publication d'une gravure sans autorisation préalable.

— L'appel du *Courrier français* contre le jugement du tribunal correctionnel de Paris, qui l'a condamné à 6 mois de prison et 500 fr. d'amende, viendra jeudi prochain à l'audience de la Cour.

— Dans le procès entre la direction de l'Opéra et le chanteur Belval, l'expert commis par le tribunal, M. Ambroise Thomas, de l'Institut, a refusé la mission qui lui était conférée par justice.

— On a remarqué que tandis que, l'autre jour à Lyon M. Eugène Godard se refusait à faire son ascension sur cette fameuse mongolfière l'*Aigle*, qui eut tant d'insuccès jadis à Paris, et cela sous prétexte de mauvais temps, M. d'Artois, le vaillant capitaine du *Géant* de Nadar, partait bravement le même jour, à l'Hippodrome, malgré la pluie, le vent et les observations du public, dans un ballon d'une forme nouvelle, le *Cylindre*. Il est vrai que M. d'Artois a fait une chute grave, mais du moins lui seul a eu en pâtir.

Montez en ballon tant que voudrez, messieurs les inventeurs de locomotives aériennes! mais montez-y pour tout de bon!

EUGÈNE CEYRAS.

LES FLEURS

—

SOMMAIRE.

Quatre chevaux dans un calendrier. — La civilisation mesurée à l'échelle du nez. — Un voile vert, s'il vous plaît? — Opinion de quelques papas en matière de reines-marguerites. — M. de la Souche et Molière. — La tirade du lis et Shakspeare. — Les fleurs qui chantent. — Les arbres fruitiers. — Une vieille reliure de Lafontaine. — Mlle de Boistortu.

Mirage dont rien ne vient détromper, c'est un des charmes les moins douteux des grandes cités que les marchés aux fleurs. Le plaisir qu'ils nous causent n'est égalé que par la surprise dont il s'accompagne. N'est-il pas divin le plaisir d'aspirer ces balsamiques exhalaisons, de se baigner les tempes dans ces ombres vertes, d'entrer doucement dans la foire aux couleurs, de ne se mouvoir qu'en vue de ces précieux, de ces rassurants objets qui ne vous accueillent que par des gestes caressants, qui n'ont pour vous que des offrandes? Rien n'est plus sincère que la fleur. Son pur calice semble, comme une urne, répandre la foi et la communiquer. La foi émane d'elle, de son port adorablement incliné, de son riant abandon, de sa simple attitude. La corruption se glisse au cœur des fruits. Mais s'il glisse rien au sein des fleurs, ce sera quelque ronde goutte de rosée. Aussi, dans cette résidence de passage comme aussi de choix, dans ce palais en plein air, comme les sensations abondent! comme les sources de la vie affluent! comme toutes les magnificences de l'être se déploient et s'exaltent! comme chaque parcelle de notre sang se raffine et tend à se diviniser! comme on existe enfin! Et comme une essence nouvelle se recompose dans cet être saignant et misérable que les mille tracas poursuivaient, que se disputaient les onze mille misères, écartelé par chaque saison de l'année comme on est tiré à quatre chevaux.

Je suis heureux de voir et bien aise de savoir que les marchés aux fleurs se multiplient. La crainte d'avoir sans cesse à jalouser soit le ciron, soit l'abeille, m'obsédait réellement. La porcelaine de Chine a doucement déteint sur notre imagination. Le nez public me semble positivement en croissance. Aujourd'hui ce n'est plus Paris seul, ce ne sont plus les grandes cités qui absorbent et *consomment* les fleurs. Je vous en promets autant dans toute bourgade provinciale de 10,000 âmes, 12,000 âmes. C'est une branche de commerce qui s'étend, qui se développe, qui prend déjà, s'il vous plait, de belles petites proportions et qui nécessairement procure de non moins bonnes petites recettes aux zélateurs ingénieux de cette production ravissante. Et c'est justice que cela, justice, oui! Dans cette époque d'envahissements, l'invasion de la fleur est encore celle qui nous cause le moins de peur, celle qui nous offre le plus de charmes. La fleur est un évangile en corolle, une arme de civilisation. La fleur qui respire le calme inspire l'indulgence. La fleur, c'est une élévation. Plus une littérature, plus un art se tiendront près de la fleur, plus ils dégageront d'éclat, de spontanéité et d'âme.

Je n'en ai pas fini. J'ajouterai que la fleur est un prédicateur quitte de son ennui, quitte de sa barrette. En définitive, fût-ce donc Bourdaloue, fût-ce donc Bossuet, sont-ce donc vos évêques hautains comme des archanges déchus, parés comme des demoiselles, resplendissant comme des châsses, qui ont donné au monde les meilleures leçons de modestie? En aucune façon. Exemples et leçons, ce fut la violette qui les lui donna. Seulement, la sainte fleur, elle n'avait garde de divulguer les conquêtes dues à sa suave éloquence. Elle se tenait naïvement dans son rôle en ne réclamant pas bien haut.

Et l'on n'aura pas honte après cela de venir nous chanter cette vieille rabâcherie que les fleurs sont *inutiles!* Vous l'avez entendu, grand Dieu? Et vous, anges du paradis, vous n'êtes pas sourds? Inutiles? Les fleurs! Et pour plus patent témoignage, en voici une qui, sa vie durant, a mieux et plus travaillé que tous les pères de l'Eglise ensemble, en y joignant par provision tous les conciles œcuméniques et généraux. En vérité, sous l'impression d'une telle et si criante injustice, il me prend des démangeaisons de me couvrir les yeux d'un voile vert, à l'instar de ma cliente, tant je redoute de voir le prix de pudeur disputé à la rose par M. Veuillot.

Les fleurs exhalent plus de leçons que n'en conçoit et n'en peut donner l'essaim complet des pédagogues inodores. Quel plus bel ornement que les fleurs d'oranger tressées en couronne... si ce n'est peut-être la couronne de reines-marguerites des prés! Bien des pauvres mères penseront comme nous sans doute. Bien des papas même, en dernière analyse, se rallieront comme des égoïstes à notre choix intéressé. Quelle sérénité règne en cette étoile des prairies, avec son large cœur d'un or si pur et ses rayons d'une si parfaite blancheur! Rien exprima-t-il mieux jamais la paix profonde, la riante candeur d'une âme toute neuve, introublée encore? Au cadran de cette fleur il est toujours dix ans. Le lis, noble fleur à l'odeur généreuse, un peu troublante aussi, exprime déjà tout une autre nuance morale. Il nous semblerait marquer de préférence une sorte d'innocence militante, comme il en existe à coup sûr.

Ce que je vous dis là ne sont pas des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les suit et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours comme un lis blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon (1).

Ainsi brame sur nos théâtres le seigneur Arnolphe, catéchisant sa fuyante Agnès. Voilà certes de la pédagogie en rabat. Molière en a contrefait l'allure et pris le ton avec une souplesse charmante et dans un langage admirable. Et ce fut très-bien fait à lui. Seulement, que ne me suis-je trompé de porte et de magicien! On sait quels étranges acteurs le vieux Shakspeare ne se faisait guère scrupule d'introduire sur la scène, la *Muraille*, le *Clair de lune* et *tutti quanti*. En place donc de ce M. de La Souche, salivant son prône risible avec l'emphase somnifère d'un barbon moraliste, j'aurais voulu qu'une trappe s'ouvrît. Puis la trappe fermée et le personnage disparu, j'aurais demandé l'entrée et la tirade du *Lis*. Croyez-vous qu'un professeur de morale, accoutré de la sorte et de la famille des *liliacées*, ne vaudrait pas bien l'autre? Je n'en doute pas, quant à moi, et voilà pourquoi j'eusse demandé ce facile miracle à William Shakspeare qui n'est rien moins, comme on sait, que le dieu du théâtre et qui, comme l'autre dieu, peut tout.

Voici encore, tenez, une aimable fleur, le muguet de mai paré de ces petits grelots pimpants qui exhalent une odeur si franche et si douce. Ce n'est pas un fourbe, celui-là, j'en répondrais bien, pas plus, je suppose, que ce merle caché là tout près dans cette haute branche et qui de là verse sur nous, mortels ravis, les gouttes liquides de son chant. Je n'entends jamais le merle sans voir apparaître, dans les plis dormants de mon esprit, les clochettes mignonnes du lis de la vallée, de même que je ne puis voir briller sous le ciel un poirier fleuri sans y rattacher mentalement la joyeuse cantilène du pinson.

Les arbres fruitiers sont tous très jolis et comme pourvus d'un agrément spécial. Je les soupçonnerais volontiers de s'être fait lire Horace, tant ils apportent de soin à « mêler l'utile à l'agréable, » tant ils mettent de scrupule à suivre, pour ainsi dire, mot à mot le plus sage précepte du poète daunien. Aussi attendent-ils de pied ferme l'anathème qui poursuit les fleurs, bourrés, comme ils sont, de certificats d'*utilitarisme*. Les arbres fruitiers, tout en présentant à l'œil le plus riche tableau, sont bie loin d'exclure une sorte d'intimité attrayante. Leur floraison, pleine des plus ardentes promesses, s'accomplit au milieu d'un murmure enchanteur, presque religieux. L'abeille fait dans ce concert sa partie avec une rêveuse gaîté. Le bourdon survient et s'y improvise chantre à gauche. C'est comme un rite sacré qui s'accomplit sous nos yeux. C'est l'hymne calme, heureux, ininterrompu, des bénédictions mystérieuses.

Voici le pêcher, fête suprême des yeux, — pluie de roses-étoiles chues du firmament en terre. Voici l'amandier, d'une enivrante candeur. Voici l'abricotier qui nous fait admirer ses molles corolles et ses anthères fortunées. Voici le pommier chanté par Victor Hugo. Ses fleurs bien massées, roses et blanches, d'un si bel effet d'ensemble, s'inclinent avec tant de grâce pudique! Ce serait une offrande toute simple aux jeunes fiancées, et c'est sur l'oreille que je leur voudrais ce bouquet. Quant au groseiller, c'est aux soins de Jenner qu'il fau-

(1) L'*Ecole des femmes*, acte III, scène II.

drait le recommander. Avec l'aide de Dieu, je ne veux flatter personne qu'il ne le mérite. Mais de même qu'il est tel Géronte ou tel Harpagon fort laid, dont la fille vaut le coup d'œil, de même aussi rien de plus fin, rien de plus lisse et de plus lumineux au monde que la peau de la groseille.

Le fraisier n'est pas un arbre, mais il porte un fruit. Cela suffit pour que, de force ou de gré, je lui consacre quelques lignes. Je n'ai qu'un mot à en dire : sa fleur me paraît un modèle de céleste simplicité ; elle n'a pour rivale en ceci que la pâquerette des champs. Comme fleuron d'ornementation, je la préfère à tout autre au dos de certains livres. Elle me rappelle alors ce La Fontaine qui, avant que je susse lire, s'était déclaré mon ami de cœur. Quand je sus lire, tout fut renversé, et ce fut mon tour de me déclarer le sien. J'ai pris soin, dès lors, de bien serrer le nœud, de sorte que l'alliance dure encore.

Parlons de la vigne aussi, — cette vigne si française et si bourguignonne! Son humilité florale est grande; mais en revanche, à ce moment précieux de la floraison, quel vivifiant et suave parfum, quel arôme indéfinissable émane d'elle! Sur ma parole, je connais peu de prospectus aussi flatteur que celui-là. J'aime à dire qu'il ne me paraît pas du tout rentrer dans la ligne banale et ordinaire. C'est pour la vigne que le proverbe a perdu ses droits : pour elle, *promettre et tenir font un*. Elle se fait aimer, vin, fleur et raisin, au présent, au passé et au futur. Elle se fait adorer aux trois temps. Elle se fait humer sous les deux espèces. Eh! mademoiselle de Boistortu, vos métamorphoses ont si grand pouvoir! Puisqu'elles ont, de plus, l'avantage de ne pas être mythologiques, il faut bien vous suivre et s'accommoder à vos diverses humeurs.

JACQUES DESROSIERS.

(*La fin au prochain numéro*).

COURRIER DE PARIS

—

On chasse... et il serait de mon devoir de chroniqueur de vous entretenir des chasseurs.

Mais, en vérité, il n'y a rien qui me semble plus monotone que ces tirades, anecdotes et nouvelles à la main revenant, à époque fixe, une fois tous les ans.

Les *disciples de Saint-Hubert* par ci, les *disciples de Saint-Hubert* par là.

Aimez-vous les *disciples de Saint-Hubert?* On en a mis partout.

∴

Il y a tel chroniqueur qui ne négligera jamais de commencer sa première causerie du mois de septembre par quelques agréables plaisanteries sur les chasseurs qui n'en peuvent mais.

Le chasseur qui revient bredouille et qui achète du gibier à la halle avant de rentrer chez lui, est un type qui a rendu d'immenses services à la petite presse.

∴

Rien d'ailleurs n'est plus commode que ces sujets tout mâchés.

Sur douze mois, il n'y en a pas un qui n'apporte sa petite pierre au monument de la chronique.

Voyez plutôt :

JANVIER : Le jour de l'an — les étrennes;
FÉVRIER : Ne sert que pour les années bissextiles;
MARS : Le marronnier des Tuileries;
AVRIL : Les poissons d'avril;
MAI : Les premiers beaux jours. — Odes au printemps et à l'amour;
JUIN : Départ pour la campagne;
JUILLET : Départ pour les eaux. « Tout Paris est hors Paris; »
AOUT : Les fêtes officielles;
SEPTEMBRE : La chasse;
OCTOBRE : Les premiers froids;
NOVEMBRE : Les bals de l'Opéra;
DÉCEMBRE : Les revues de fin d'année.

∴

C'est un almanach que l'on pourrait mettre en tête d'un *Manuel du parfait chroniqueur*.

—

J'ai d'autant plus de mérite à dévoiler ainsi le scrupule qui m'arrête, que l'ouverture de la chasse eût pu m'être fort utile.

La semaine est vide de faits; et la plume, cette folle qui court toujours quand elle s'est mise à courir, s'arrête à chaque instant en interrogeant ce vide.

Il est vrai qu'il a plu, et beaucoup plu, et que la pluie est encore une de ces rengaines favorites de mademoiselle la Chronique.

Mais la pluie procure de trop doux plaisirs aux admirateurs des chevilles fines, pour que je me permette d'en médire.

Après cela, je connais des gens d'esprit qui ont prétendu sérieusement que les pluies incessantes de cet été ont été causées par l'évaporation d'une montagne de glace venue du golfe de Mexique.

Si cela se confirme, il y aura, l'été prochain, des directeurs de théâtre qui feront fabriquer des montagnes de glace afin de profiter de leur évaporation.

—

Il paraît que, dans mon dernier Courrier, j'ai commis une grave erreur en disant que Joliet jouait au Vaudeville, dans les *Don Juan du village*.

Ce n'est pas l'auteur de la *Bougie rose* qui remplit le rôle du garde champêtre.

Il me semble même que Joliet désire faire savoir aux populations attentives qu'il n'a rien de commun avec l'acteur du Vaudeville.

∴

Pourquoi ce désir?

Charles Joliet aurait pu être acteur tout en restant écrivain de talent.

Il y a bon nombre de ses confrères qui, ne faisant de la littérature qu'à leurs moments perdus, exercent des métiers fort honorables, quoique faits pour étonner ceux qui entourent les hommes de lettres d'un prestige tout particulier.

∴

On croit généralement que tel romancier célèbre passe ses journées dans le silence du cabinet et n'en sort que pour promener dans le monde ses décorations et ses succès.

On se trompe.

Et comme je tiens à fournir des preuves à l'appui, je transcris ici quelques extraits de l'Almanach de commerce qui établiront définitivement le rang qu'occupent dans la société industrielle nos célébrités contemporaines.

∴

LES HOMMES DE LETTRES-INDUSTRIELS.

A

AUGIER, limonadier, boulevard Beaumarchais, 11.

∴

B

BLUM, livres hébreux, r. Ste-Croix-de-la-Bretonnerie, 14.
BÉLOT, mercerie, boul. de la Glacière, 17.
BOURGEOIS (A.) cravates, foulards et cache-nez, r. Mulhouse, 4.
BARBIER (J.), fab. de chenilles, r. Marie-Stuart, 22.

∴

C

CARRÉ (M.), charcutier, rue du Cherche-Midi, 86.

∴

D

DALLOZ, fleuriste, r. St-Denis, 347.
DAUDET, yeux artificiels, Blondel, 1.
DELACOUR, cosmétique contre les gerçures aux seins, r. Tiquetonne, 6.
DOUCET, épicier-droguiste, r. Ville-l'Evêque, 12.
DROZ, tailleur, Vieux-Augustins, 67.
DUMAS (A.), marchand de vins, r. Paris-Belleville, 270.

∴

E

ENAULT, fruits secs et salaisons, Berger, 18.

∴

F

FEUILLET, porcelaines, faub. Saint-Denis, 99.
FEYDEAU, architecte, rue de Sèze, 10.
FOUCHER, marbrier, Roquette, 186.
FOURNIER (E.), coupeur de poils, Roquette, 118.

G

GAGNE, fruitier, Rambuteau, 120.
GAUTIER, charron, boul. de l'Hôpital, 60.
GOUNOD, fromages en gros, la Reynie, 15.
GRANGÉ, limonadier, route d'Orléans, 21.
GUILLEMOT, aplatisseur de cornes, r. Rébeval, 7.

∴

H

HERVÉ, fleuriste, St-Marc, 39.

∴

J

JANICOT, photographe, St-André-des-Arts, 31.
JANIN, maréchal ferrant, r. Université, 147.

∴

L

LABBÉ, layetier-emballeur, Joubert, 16.
LABICHE, chaudronnier, Acacias-de-l'Etoile, 11
LACROIX, chaussures pour dames, Lacotte, 21.
LAYA, limonadier, route d'Italie, 5.
LEROY (L.), fab. de cannes, St-Denis, 311.
LEVERRIER, limonadier, Nve-des-Petits-Champs, 69.

∴

M

MARTIN (H.), adresses à la main, J.-J. Rousseau, 26.
MARX, colle forte, Faub.-St-Antoine, 100.
MASSÉ, sommier oriental, Faub.-Montmartre, 33.
MEILHAC, entrepreneur de maçonnerie, Geoffroy-Saint-Hilaire, 8.
MILLAUD, engrais, St-Louis-Marais, 110.
MONNIER, fab. de couvre-couronnes, Roquette, 179.
MORIN, chapelier, pass. Verdeau, 18.

∴

P

PONSARD, peintre en bâtiments, Commines, 15.
PRÉVEL, sage-femme, faubg. du Temple, 76.

∴

R

ROLLAND, conserves alimentaires, Culture-Ste-Cather., 50.
ROSSIGNOL, fabric. de fouets, Saint-Martin, 211.
ROCHEFORT, modes et nouveautés, Nve-des-Pet.-Champs, 36.
ROYER (A.), dentiste, St-Honoré, 191.

∴

S

SARDOU, fours et pâtisserie, boulev. du Prince-Eugène, 120.
SERRET, parfumeur, St-Martin, 183.
SIRAUDIN, confiseur, r. de la Paix, 17.

∴

T

THIERRY, polisseur sur aciers, Vinaigriers, 10.
TAINE, huissier, Thévenot, 11.
THOMAS (A), beurres de Bretagne, Poterie-des-Arcis, 11.
TEXIER, corsets, Papillon, 5.
THIBOUST, scierie mécanique, boulev. Contrescarpe, 36.

∴

V

VILLEMOT, charron, Darcau, 104.
VILLEMAIN, ébéniste, Bouvines, 3.
VALLES, fab. de coffres-forts, r. du Grand-Prieuré, 16.
VARIN, tanneur, Geoffroy-St-Hilaire, 16.

∴

On le voit, le nombre est grand des hommes de lettres et artistes qui font du commerce ou de l'industrie.

Que voulez-vous !

Les arts et la littérature, cela rapporte si peu et, de nos jours, les besoins sont si grands !

—

On n'a pas assez dit combien Mlle Antonine est ravissante dans la nouvelle pièce de l'Odéon.

Mlle Antonine est plus gracieuse que la Patti, son talent est fort sympathique.

La direction de l'Odéon a bien su ce qu'elle faisait en en-

levant la charmante Norah de *Jean la Poste* au théâtre de la Gaîté.

Depuis sa nouvelle création dans le *Maître de la maison*, Mlle Antonine a droit à une place parmi les meilleures comédiennes de Paris.

∴

Le personnage de Lormier du *Maître de la maison* est assez répugnant, mais — malheureusement — il foisonne à Paris.

A chaque pas nous sommes exposés à coudoyer des hommes vivant aux crochets de leur maîtresse, et cela partout, dans la rue comme dans les salons, dans le boudoir de la grande dame comme dans la chambre à coucher de la courtisane.

M. Foussier a choisi un artiste musicien comme prototype de ces tristes sires.

Seulement au lieu de choisir un pianiste compositeur, il aurait fallu nous montrer un chanteur — un ténorino, par exemple.

∴

Le ténorino est une variété de l'espèce dont ce bon M. Lormier est l'échantillon.

Il ne vit pas aux crochets d'une femme, mais de plusieurs femmes.

Il est si gentil garçon, ces dames en raffolent!

Et quand de sa voix tremblotante il fredonne une romance d'amour en lançant des œillades ardentes vers l'avant-scène de gauche, blondes et brunes sentent leur cœur faire tic-tac.

∴

Aussi le ténorino a chevaux, voiture et un petit hôtel.

∴

Le talent est ce qui lui importe le moins.

Pourvu que Mlle C... lui accorde des applaudissements, pourvu qu'il plaise à Mme D..., l'opinion du public ne lui inspire que la plus complète indifférence.

∴

Il y a là toute une comédie... à faire.

Feydeau nous a donné *Monsieur Saint-Bertrand*, mais M. Saint-Bertrand n'était pas un ténorino.

—

Quelques jours avant la mise en répétition du *Royaume des Femmes*, Mlle Z... vint trouver Léon Cogniard.

— Dites à votre père que je lui rends mon rôle, fit Mlle Z...

— Vous rendez votre rôle... et pourquoi?

— Parce qu'il est trop long.

Léon Cogniard regarda Mlle Z..., stupéfait. Jamais pareil cas ne s'était présenté.

— Trop long, trop long, murmura-t-il, que signifie. Pourquoi voudriez-vous un rôle court?

Mlle Z... prit un air sérieux, et :

— Ecoutez, mon cher monsieur, dit-elle, ma famille ne sait pas que je suis au théâtre, et en jouant un rôle... pas bien court, je crains d'être reconnue.

Arnold Mortier.

Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne. — Prix d'entrée : semaine, 1 fr.; dimanche, 50 c.

M. le docteur HÉNOQUE, Médecin dentiste, reçoit de 10 h. à 4 h., rue de Richelieu, 8, Paris.

Le Rédacteur en chef, Castagnary.

Le savon de Thridace, de Violet, parfumeur de LL. MM. l'Impératrice Eugénie et de la reine Isabelle II des Espagnes, est le seul recommandé par les célébrités médicales pour l'hygiène et la beauté de la peau. Exiger la marque de fabrique : *A la reine des abeilles*. Dépôts chez tous les pharmaciens et parfumeurs.

L'huile pure de marrons d'Inde employée avec soin, de façon à être absorbée par la peau tuméfiée ou douloureuse, est le meilleur remède externe de la goutte, des rhumatismes et des névralgies. Dans les pharmacies, exiger la signature Em. *Genevoix*, 14, rue des Beaux-Arts, Paris. — 5 fr. et 3 fr.

L'utilité générale du Savon ponce, pour le personnes qui, habituellement ou accidentellement, se livrent à des travaux mensuels, nous engage à appeler de nouveau l'attention de nos lecteurs sur ce savon qui, indépendamment de l'action chimique des savons de toilette ordinaires, possède une action mécanique qu'il doit à la ponce qui entre dans sa composition. Il résulte de cette double action qu'il a la propriété de nettoyer et de blanchir les mains mieux et plus promptement qu'aucun savon ou préparation quelconque. Il a l'avantage remarquable de s'employer également bien avec l'eau de mer, l'eau de puits et autres eaux séléniteuses ou calcaires dont on ne peut se servir avec les savons ordinaires. Le Savon ponce, à Paris seulement, se débite dans plus de deux mille maisons de commerce, et surtout à l'Entrepôt général de la Société hygiénique, 79, rue de Rivoli.

Bandages nouveaux pour la contention de toutes les hernies à 8, 12 et 20 fr. Ceintures en tous genres de 12 à 30 fr. — Simoneau inventeur, auteur d'ouvrages sur ces maladies. — Médaille d'honneur. — Place de l'Odéon, 3. Envoie le résumé.

Samedi prochain, 8 septembre, la Compagnie de l'Ouest organise un train de plaisir, de Paris à Saint-Malo et retour, du samedi au lundi.

Hygiène.

Rien de nouveau sous le soleil, a écrit Salomon. Cet antique proverbe nous a toujours paru d'une incontestable vérité; il faut distinguer cependant. Si, par cet adage de la sagesse des nations, on veut dire qu'il est impossible de découvrir, de *créer des éléments nouveaux*, rien n'est plus exact; mais nous croyons que chaque jour on peut inventer des combinaisons nouvelles de ces éléments primitifs.

Voilà, me dira-t-on, de prétentieuses théories pour arriver à parler de *dentifrices*. Nous répondrons que toujours l'*hygiène de la bouche* a été regardée comme une des branches les plus importantes de la thérapeutique. Hélas! une haleine mauvaise, des dents cariées, ont été et sont encore une véritable cause de répulsion pour les personnes qui sont affligées de telles infirmités.

A ce sujet, permettez-nous de citer une anecdote :

Bautru (une célébrité du dix-huitième siècle) montait l'escalier du Louvre avec un homme de la cour, lançant autour de lui une atmosphère très-peu odorante. Ce dernier, affligé aussi d'un embonpoint démesuré, arrive tout essoufflé en haut de l'escalier.

— Ventrebleu! s'écria-t-il, en essuyant son front, je perds l'*haleine!*

— Ah! monsieur, reprit aussitôt le spirituel Bautru, ce sera un vrai bonheur pour vos amis, si ce que vous dites est vrai.

Il est prouvé que l'hygiène de la bouche est des plus importantes. Il serait donc à désirer qu'enfin on pût trouver un *dentifrice* sérieux. Nous croyons que ce merveilleux remède existe aujourd'hui. S'il est nouveau en France, l'Allemagne l'a depuis longtemps adopté, il a pour lui l'expérience de longues années; les théâtres de Paris en usent avec succès, c'est pourquoi nous recommandons à nos lecteurs les *dentifrices perfectionnés* du docteur J.-V. Bonn. — Nous devons dire que le docteur Bonn a toujours joui, de l'autre côté du Rhin, d'une très-grande réputation, et qu'il fut un des plus savants médecins de l'Allemagne.

C. de la Barthe.

Paris. — Imprimerie de Charles Schiller, 10, rue du Faubourg Montmartre.